

Enfin, à l'école de médecine de Toulon en 1823, il débuta dans la carrière par le titre de chirurgien auxiliaire; nommé chirurgien entrelien, il remporta le prix par le concours des grades de chirurgien de 2^e et 1^{re} classe. En 1825, il était aux circonstances actuelles, nous insistons sur ce titre de chirurgien de 1^{re} classe, pour rappeler que c'est dans cette position qu'il est arrivé à Tahiti, le 27 avril 1828, où il s'est fait connaître par les services qu'il y a rendus.

En 1828, la nouvelle distinction de médecin principal l'a fait nommer l'inspecteur de l'école de Tahiti, son souvenir et ses attachements l'y rappelaient 2523 ans; mais n'avons-nous pas été surpris de le voir quitter le corps médical de la marine pour revenir dans ce pays qu'il considérait comme une nouvelle patrie.

« Mais ce séjour continuel dans des pays chauds, tels que Bourbon, Madagascar, Mayotte, Nossi-bé, des fatigues constantes finirent par épuiser sa constitution robuste et accélérer une affection dont il souffrait depuis longtemps.

« Il a succombé après de longues souffrances.

« M. Guillaume était chevalier de la Légion d'honneur depuis le 13 août 1863.

« Messieurs, c'est au nom du corps médical et de ses amis que je lui adresse ces adieux. »

Après ces paroles, le convoi, prenant une allure plus rapide, a été dirigé vers Yapeun, suivi d'un grand nombre de voitures d'amis.

M. Jauréguiberry.

M. le vice-amiral Jauréguiberry, le nouveau ministre de la marine, est né en 1815, signalé par diverses missions en Crimée, au Sénégal, dont il a été gouverneur, et en Chine, il fut promu contre-amiral le 24 mai 1869, et nommé, la même année, major de la flotte à Toulon.

Lors de la guerre de 1870-71, il fut mis à la tête de la 1^{re} division du 16^e corps, contribua puissamment au succès de la bataille de Patay, fut mis à l'ordre du jour, et prit le commandement du 16^e corps quand le général Chanzy fut placé à la tête de l'armée de la Loire. A la tête de ce corps d'armée, il couvrit énergiquement la retraite du général Chanzy dans l'Ouest; il fut plusieurs fois signalé pour son indomptable ténacité dans les dépêches adressées au gouvernement de Bordeaux.

Nommé vice-amiral le 9 décembre 1878, il se présenta, lors des élections du 8 février 1871, dans la Sarthe et les Basses-Pyrénées, et fut nommé représentant de ce dernier département à l'Assemblée nationale, le sixième sur neuf, par 41,768 voix.

Devenu préfet du cinquième arrondissement maritime, à Toulon, il donna sa démission de député à l'occasion de la loi sur le cumul le 4 décembre 1871.

Il a été nommé sénateur à vie en mai 1879.

M. l'amiral Jauréguiberry est aimé et estimé de tous les marins.

Le canal de Panama.

Le récent rapport de M. le lieutenant Wyse sur le tracé du canal adopté par le congrès de Paris peut se résumer comme suit :

Le canal, qui partira de Colon-Aspinwall, sur l'Atlantique, pour aboutir à Panama, sur le Pacifique, en suivant les vallées du Chagres et du Rio Grande, aura une longueur totale de 73,200 mètres. Le Chagres se jette dans la mer des Antilles; et le Rio Grande, dans l'Océan Pacifique.

Le congrès a repoussé l'idée d'un tunnel qui aurait eu 10 kilomètres de longueur; au lieu de creuser un canal souterrain, on établira des tranchées à ciel ouvert; ces tranchées, sur les points les plus élevés des Cordillères, auront pas moins de 96 mètres de hauteur. On voit que le travail sera considérable; mais la proximité du chemin de fer donnera de grandes commodités pour l'entraînement des déblais.

D'après les sondages qui ont été faits, les tranchées traverseront un terrain stable ou bien des roches suffisamment résistantes pour que l'on puisse donner une très-faible inclinaison aux berges sans crainte d'éboulements.

Les ports de Colon et de Panama, qui formeront les stations extrêmes du canal interocéanique à niveau, sont très-satisfaisants. On pourrait d'ailleurs les améliorer facilement, parce qu'ils sont situés dans une région où les coups de vent sont peu ainsi dire inconnus. Les bois de construction et les autres matériaux se rencontrent en abondance sur le trajet du canal.

Les cours d'eau, très-nombreux dans la région, présentent une heureuse disposition qui donnera de grandes facilités pour les usages journaliers, le transport des machines, les déblais, etc., ainsi que pour l'utilisation d'une puissante force hydraulique motrice.

Le canal passé par les localités habitées servant d'entrepôts pour le transit entre les deux océans, réunies par un chemin de fer à proximité des travaux à entreprendre, et pourvus de ressources de toutes sortes.

Les convulsions terrestres sont très-rares dans le pays, ce qui assure la permanence du canal projeté.

Dans toutes les courtes traversées par le canal, le sol jouit d'une remarquable fertilité; il est apte à produire la presque totalité des choses nécessaires au personnel sur les chantiers à établir, et spécialement propre à l'élevage des races chevalines et bovines.

L'attitude amicale des populations riveraines et de toutes les autorités du pays, et le calme politique dont jouit l'État de Panama, contribueront aussi, pour une large part, au succès de l'entreprise.

L'inconvénient le plus grave que présente le tracé de MM. Wyse et Reclus, inconvénient qui a été parfaitement reconnu par le congrès, provient des érous du Chagres pendant l'hiverage, résulant du régime torrentiel de la partie supérieure de ce fleuve.

Ces érous pourraient être évités pendant l'exécution des travaux; mais, s'il le faut, on dérivera le Chagres dans le Pacifique, et il sera ainsi facile de creuser à sec la portion du canal qui emprunte le cours de cette rivière.

D'après les calculs de MM. Wyse et Reclus, le débit maximum du Chagres ne dépassera jamais 1,500 mètres cubes, et ne produira, en aucun cas, plus de 3 mètres c. de surélévation du niveau de l'eau, de telle sorte que la navigation ne sera jamais rendue impossible.

Enfin, si le canal projeté prend la vallée du Chagres dans sa partie moyenne, il se tient à égale distance des marais dangereux de son embouchure et de ceux qui existent aussi mal fanés de l'île Munacillo, où Colon a été tué, et qui ont coûté tant d'efforts, il y aura bientôt 30 ans, à la compagnie de Panama.

Grâce à cette disposition et à la ventilation si active de la région traversée, la salubrité ne laissera presque rien à désirer.

Héroïque combat naval.

On lit dans le *Courrier de San Francisco* :

On a reçu par les derniers journaux du Pérou et du Chili des détails complets et circonstanciés sur le combat naval qui a eu entre le monitor péruvien *Huascar* et la corvette chilienne en bois *Esmeralda*; ces détails établissent que la lutte a été terrible et que Arturo Prat, commandant du navire chilien, a été tué, se sont conduits héroïquement.

Le *Comercio*, journal péruvien qui se publie à Iquique, où s'est livré ce combat et qui est naturellement défavorable aux Chiliens, annonce que le capitaine Gran, commandant du *Huascar*, a nommé trois fois l'*Esmeralda* de se rendre et que ses sommations ont été repoussées chaque fois. Le combat a duré quatre heures et demi, pendant lesquelles les courageux petit navire en bois est resté constamment sous une pluie de projectiles dont le couvrait la puissante artillerie du *Huascar* et les batteries de la côte.

Le monitor s'est jeté deux fois sur l'*Esmeralda* pour la couler sans pouvoir y réussir; à la fin un heureux coup de canon priva de son gouvernail la corvette chilienne, qui dès lors, ne pouvant plus se diriger, se trouva à la merci du navire cuirassé qui, profitant de la situation, se jeta une troisième fois sur l'*Esmeralda* et la coula en la frappant par le travers. L'avant et le milieu de la corvette chilienne étaient déjà sous l'eau que le brave équipage de ce navire, malgré sa situation désespérée, lâcha sa dernière bordée à son vainqueur au cri de : Vive le Chili ! Ce fut le dernier effort d'un grand héros : l'*Esmeralda* s'abîma dans les flots avec son pavillon flottant à l'arrière et ensevelissant 160 hommes.

Rapportant la mort du capitaine Gran, commandant du *Huascar*, le même journal dit : « L'*Esmeralda* fut abordée pour la troisième fois par le *Huascar*, le commandant Prat sauta à bord du monitor péruvien, le revolver au poing, en criant à son équipage : A l'abordage, mes amis ! Quelques hommes seulement purent le suivre; ils furent tous tués. Le commandant Prat atteignit le fort central du *Huascar* et tira trois coups de canon, et à l'indigne, sans même un Velarde; mais il reprit un matelot, à bout portant, un coup de feu au front qui lui brisa le crâne. »

Le vice-consul anglais à Iquique raconte les mêmes faits de la même manière; il ajoute que ce combat a été l'un des plus opiniâtres et des plus héroïques dont fassent mention les annales des guerres maritimes, et ajoute que c'est un homme à jamais mérité que le souvenir de sa vaillance fut perpétué par l'érection d'une statue, c'est le commandant chilien Prat.

Les sauterelles.

Les dégâts causés par les sauterelles, aux États-Unis, ont déterminé il y a quelque temps le gouvernement à nommer une commission pour faire une enquête à ce sujet. La commission vient de publier son rapport qui contient de curieuses informations.

La superficie occupée par ces insectes est d'une immense étendue; elle est comprise entre le 45^e et le 12^e méridien et embrasse près de deux millions de miles carrés. Pendant les quatre années, de 1874 à 1877, les pertes directes et indirectes causées par les sauterelles à l'ouest du Mississippi et à l'est des grandes plaines, ne sont pas évaluées à moins de 200 millions de dollars.

La commission est parvenue à dresser la carte des lieux d'origine des sauterelles, à l'ouest du 45^e méridien et à l'indiquer la direction qu'elles suivent dans leur marche, ces armées envahissantes. En règle générale, les sauterelles ne se mettent en route qu'à un certain moment du jour, quand le temps est beau et clair. Le besoin de prendre leur nourriture, un ciel couvert et pluvieux et les vents contraires peuvent empêcher leur départ. Dans tous leurs voyages, elles s'en remettent aux vents pour les transporter. Ordinairement elles tournent le dos contre le vent et avancent par conséquent en reculant. Cependant, quand la brise est faible, elles font usage de leurs ailes et volent à la tête en avant.

Elles voyagent quelquefois sans interruption pendant plusieurs jours et parcourent par leurs centaines de miles. Leur rapidité va de 3 à 15 ou 20 miles par heure, suivant la force du vent. Il paraît qu'elles s'élèvent jusqu'à 1000 et demi au-dessus de la surface du sol dans le Kansas et le Nebraska et bien au-dessus du point où l'œil peut les apercevoir. Cela explique leur apparition subite et mystérieuse dans une contrée.

On a vu quelquefois deux armées de sauterelles se diriger dans des directions opposées; l'une formant courant supérieur, l'autre un courant inférieur. Il y a tendance de la part d'essaims nés dans un district à retourner au lieu d'origine d'où est partie la race entière.

Le temps de la ponte est de six à huit semaines; l'éclosion a lieu après deux semaines. Il faut à peine six semaines pour que la sauterelle, après sa naissance, acquière tout son développement; pendant ces six semaines elle passe par trois états successifs. La nourriture qu'elle préfère, ce sont les céréales, mais, en cas de nécessité, elle mange ce qu'elle trouve, des feuilles sèches, du papier, des déchets de coton et de laine, même des corps d'animaux morts. Elle dévore les arbres et leurs feuilles et de leurs fruits les merisiers, la paille des prairies, la paille en débris de grandes quantités.

En examinant l'usage qu'on peut faire de ces insectes, le rapport constate qu'ils forment un aliment assez nourrissant qu'abandonne. En les faisant bouillir, après avoir enlevé les ailes, pendant deux heures dans une quantité d'eau convenable, sans ajouter d'autre aliment que du sel et du poivre, on obtient un excellent bouillon, qu'on peut à peine distinguer du bouillon de bœuf. Bouillies, frites ou rôties, elles forment un mets agréable; broyées et comprimées, elles se conservent longtemps. D'autres usages sont indiqués par le rapport de la commission; on s'en sert comme d'amorce pour pêcher le poisson, puis comme engrais, enfin on extrait l'acide formique. (Journal officiel.)

Le nouveau canon prussien.

Le général de la guerre d'Angleterre et les lords de l'armée anglaise, par M. Krupp, à assister aux expériences d'un nouveau canon, le grand canon prussien, ses expériences au camp de Manheim, le 28 septembre; le champ de tir s'étend sur une longueur de 200 mètres, avec une largeur de quatre kilomètres. Le ministre de la guerre a accepté; l'amirauté n'a pas répondu. Ce canon est le plus gros-pièce d'acier qui ait encore été fabriqué. Son poids est de 72 tonnes pour un calibre de 40 centimètres ou de 45 pouces 3/4; sa longueur est de 32 pieds 8 pouces; celle de l'âme est de 28 pieds 6 pouces. Le canon de 80 tonnes anglaises qui va être mis sur l'Inflexible, n'a que 27 pieds de long; l'âme, en a 24.

Touto la pièce Krupp est en acier; c'est une pièce chambrée, c'est-à-dire que la chambre de la poudre est d'un plus grand diamètre que l'âme; le canon est rayé, naturellement; et le projectile, par une myre hémisphérique, prend dans la pièce un mouvement de rotation. M. Krupp a suivi, du reste, pour cette énorme pièce, le mode de fabrication employé à Woolwich.

La charge se compose de 385 livres de poudre prismatique, enfermée dans une gousse à douille métallique et à inflammation centrale; le projectile est un obus en fer de 1,650 livres, chargé de 29 livres de poudre. D'après les calculs, la vitesse du projectile en quittant la bouche de la pièce sera de 500 mètres, ou 1,640 pieds par seconde; à 2,000 mètres, elle sera encore de 1,345 pieds. Tirant sous l'angle de la plus grande portée, la pièce Krupp n'aurait pas à Meppen un champ de tir aussi étendu; sous un angle de 45 degrés, en effet, le projectile doit parcourir une distance de 13 kilomètres.

LA BRANCHE DE LILAS.

Un dimanche, il y a quelques années, je m'étais mis en route pour le steeple-chase de Vincennes.

J'ai aimé les courses tant que j'ai eu le droit de ne pas y aller; aujourd'hui que mon métier me conduira à les voir je suis forcé de me prendre au collier pour m'y traîner, et encore est-il bien rare que, chemin faisant, je n'échappe pas à mon genre.

C'est encore là ce qui m'est arrivé il y a trois jours: j'avais sur ma droite une ancienne connaissance, la Marre; je ne pouvais décemment passer si près d'elle sans lui tirer ma révérence.

Les grandes pluies avaient eu deux jours de pluie d'été, d'été, d'un vert si fin et si profond; la végétation parisienne avait beaucoup glané ses rives; mais quelques vieux saules livraient péniblement leurs penduleux au soufflé enroulé de la bise. Dans les haies du val de Beauté, quelques pinsons laticiens leurs trilles; un rayon de soleil, dont l'année nous est si avare, irisait joyeusement les frissons du rosier; et, au-dessus de ce printemps qui fait oublier le steeple-chase et la carte-étiquette dont j'avais orné mon chapeau. Je restai deux heures à jaser avec ma vieille amie; si bien que, lorsque je me décidai à escalader la colline, les piqueurs avaient rempoché leurs books; les sportsmen rengainé leurs lunettes dans leurs dextres, M^{rs} Lescaille négocia son dernier bouquet, et le défilé du départ commença.

Ce défilé est toujours l'incident caractéristique de la journée; ce fouillis, ce peloton de piqueurs, de cavaliers et d'équipages qui se pressent aux sorties est quelque chose qui surprend, qui étonne et qui finit par intéresser; il semble impossible que cet éboulement liquide humain ne soit accablant et sans mort d'hommes, et lorsque l'on voit les files se former, la queue des voitures s'écarter dans les avenues, la procession des fantaisies se dessiner sur les bas côtés, on retrouve les douces émotions que l'on a ressenties au dénouement inattendu d'un mélodrame que se décide à couronner son héroïne sans enscigner la scène. Et puis, si les héros de la journée, philosophes pratiques ou avants, ont été dérangés à la joie de regagner l'école qu'ils n'avaient que devant eux la conséquence des triomphes de leurs camarades, les maîtres ne dédaignent pas toujours de première cette exubérance de satisfaction à leur compte, et, masculin et féminin, le personnel des sportsmen se montre plus animé au départ qu'il ne l'est à l'arrivée.

J'avais déjà remarqué, l'année dernière, une lavandière que j'avais trouvée charmante; des voitures métamorphosées en lilas fleuries; une femme au milieu d'un encadrement de roses ou lilas, bercée mollement sur cette mer odorante, comme Vénus sur la crête des vagues. Cela est d'un grand goût et d'un grand luxe, et compense un petit peu le style Bonaparte.

En arrivant la route qui devait me ramener au chemin de fer, j'arrive à l'angle du fort au moment où quelques enharmonies ralentissent le mouvement de la fête; au second rang de voitures arrêtées, j'aperçois la plus galante de ces jardiennes à quatre roues, et la plus ravissante de ces nymphes de lilas.

Elle avait vingt ans à peine; elle paraissait aussi fraîche que son frais entourage. Entirement nue, elle portait blanche, ou, en d'autres termes, une vierge attendue par M. le maire; la candeur de la physiognomie, l'expression pudique et réservée de ses grands yeux bleus complétaient l'illusion. N'ensentit-elle l'attitude nonchalante qu'elle affectait, sa solitude dans ces luxueux équipages, on n'eût jamais soupçonné que ce fut là un de ces déguisements qui ont le droit de survivre au carnaval.

On a beau mépriser des petites dames, les plus dédaigneuses regardent toujours comme une subaine l'occasion de les admirer, peut-être parce que c'est la seule qui ne coûte rien; j'aurais donc dit. Le bruit d'une altercation me fit tourner la tête.

Deux de nos voisins du tour ne paraissaient avec beaucoup d'animation, un homme et une femme. L'homme était un ouvrier d'une cinquantaine d'années, pauvrement mais proprement vêtu, à la figure intelligente, aux traits amaigris et creusés par la fatigue; la femme paraissait plus jeune, probablement parce que le fait de la misère commune avait pesé plus lourdement sur son épaule moins robuste; son teint était livide, les arcades sourcilières profondément enfouies et noircies, des rides partout. Sa mise accusait moins de soin; elle recommandait plus volontiers la défraîche de son mari que la sienne.

L'homme disait à la femme: « J'en étais sûr que ça te venait par la voie que tu avais voulu venir à ces courses! Dépêchons-nous de filer, car les mains me fourmillent, vois-tu, j'ai comme des rats de lui sauter dessus et de lui arracher ses gencives! »

— Tais-toi donc! Jean, tais-toi! disait la femme, si t'en entends, tu la feras engueuler comme l'année dernière.

Et elle se cramponnait au bras du mari; et on voyait trembler de tout son corps, et de temps en temps ses yeux se tournaient du côté des voitures avec une indicible anxiété.

Je soupçonnai dans mes pauvres voisins le père et la mère de la dame au lilas; en regardant celle-ci je ne doutai plus. Elle avait enfoncé son visage dans son bouquet; ce qu'on en apercevait était plus décoloré, plus blême que les fleurs que sa main serrait convulsivement.

Dans un mouvement qu'elle fit, une petite branche se détacha de la botte fleurie et tomba sur la route. La mère s'élança pour recueillir cette épave, l'homme la retint rudement en arrière. Ce fut heureux, car en ce moment les voitures s'ébranlaient; elle eût été infailliblement écrasée.

Une minute après, tout avait disparu: la fille et son équipage dans les flots de poussière, le père et la mère dans le fourmillement humain. Je restai là pendant quelques instants, un peu ému par cette scène, lorsqu'un nouveau temps d'arrêt me fit voir, à deux pas de moi, le lein de lilas insté sur le pavé, où il avait récemment échappé au fur des roues et au sabot des chevaux.

Je le ramassai. Au lieu de tourner à droite, je suivis le cours de Vincennes. J'allongeai le pas autant que la foule me le permit, et je ne tardai pas à apercevoir devant moi ceux que je cherchais.

L'homme marchait, gesticulait et grognait, se reprochant sans doute de l'avoir trop aimé, d'avoir été bon, d'avoir été fatigué, d'avoir été père. La femme venait un peu en arrière, les bras pendus, la tête inclinée sur la poitrine.

En passant près d'elle, je glissai la branche de lilas entre ses doigts; elle tressaillit, et porta la fleur à ses lèvres; les larmes qui débordaient de ses yeux jusqu'alors si furent le seul remerciement qu'elle m'adressa. En s'éloignant, je la vis qui portait dans son petit cahot de méros brun, et qui glissait la robe reliquée dans sa poitrine. — (Echange.)

MARQUIS DE CREVILLE.

Les profondeurs de la mer.

L'article suivant est emprunté à la Revue scientifique:

Il est impossible de décider à présent jusqu'où descend la faune pélagique. Il faudrait pour cela des filets qui l'on put ouvrir aux diverses profondeurs et fermer de nouveau avant de les remonter; mais, si leur distribution en hauteur est encore à déterminer, on sait du moins que les animaux de haute mer sont répandus sur d'immenses espaces; les vents et les courants les font voyager sans cesse, et la différence de climat est la seule barrière qui les arrête.

Cette différence de climat ne se fait point sentir dans les grandes profondeurs. Aussi la vie y est-elle remarquablement uniforme; mais les conditions où elle se trouve méritent que nous nous y arrêtions un peu.

Grâce à leur énorme surface, les océans ne sont pas proportionnellement plus profonds qu'une pièce d'eau de cent mètres de diamètre et de trois centimètres de profondeur; et, si toutes les terres émergées s'abaissent dans les eaux, et si le fond des mers se nivelait, il resterait encore à la surface du globe une couche d'eau de 2,800 mètres d'épaisseur.

La profondeur moyenne de l'Océan, entre les latitudes 60 degrés nord et 60 degrés sud, est en moyenne de 4,000 mètres, et les grandes profondeurs de 8,000 mètres se rencontrent qu'en très-petit nombre. La plus grande observée jusqu'ici, 8,500 mètres environ, se trouve dans le nord-ouest du Pacifique. A la profondeur moyenne de 4,000 mètres, la pression est de plus de 400 kilogrammes par centimètre carré. Sans nul doute, les animaux s'accommodent aussi bien de ces terribles pressions que nous de celle de l'atmosphère. La plupart ne se montrent même guère incommodés par la variation qui les saisissent en remontant brusquement à la surface. Il faut toutefois faire exception pour les poissons à nageoires pectorales; l'expansion des gaz contenus dans la vessie les enfle d'une horrible façon, les écailles sont dissociées, et les yeux sortent de la tête.

La lumière du soleil ne pénètre pas bien avant dans la mer; au-delà de 300 mètres, la ligne des animaux phosphorescents devient probablement seule, de fin en fin, les animaux de l'abîme, dont la température, à partir de 3,000 mètres, ne dépasse guère le point de congélation.

Le docteur Carpenter avait ramené des corallines vivant à 240 mètres dans la Méditerranée, mais les dragages du Challenger ne renfermaient aucune algue au-delà de 45 mètres. Une algue gélatineuse, du genre *Halophila*, fut recueillie en pleine boue à 32 mètres, au large de Tongatapu. C'est probablement la plante phanérogame qui s'enfonce le plus au-dessous du niveau de la mer.

Dans les grandes profondeurs on ne trouve guère que des *Tallophytes*, qui infestent les coraux, et qui, vivant aux dépens de leurs hôtes, peuvent subsister sans lumière comme les champignons de nos caves. On en a observé sur des échinodermes pêchés à 1,730 m. de profondeur.

L'absence de lumière entraînant l'absence de vie végétale, le cycle organique est incomplet et les animaux des profondeurs doivent forcément se nourrir aux dépens des organismes de la surface. Sans nul doute, les plantes et les animaux arctiques rivières fournissent une partie de la nourriture.

Un corsaire dragué à plus de 600 mètres de fond, au large des côtes d'Australie, avait l'estomac rempli de zostère, et l'on ramena à 2,200 mètres, entre l'Australie et les Nouvelles-Hébrides, des fruits de palmier en parfait état de conservation, on s'était installés des mollusques gastropodes et lamellibranches, et de très-nombrables. Mais ce qui fournit surtout aux besoins des animaux qui peuplent les abîmes, c'est cette pluie continue de matière organique que la flore et surtout la faune pélagique laissent continuellement tomber sur le fond de l'Océan. On pourrait croire que le temps nécessaire à la chute de ces corps légers coïncide à leur descente; il n'en est rien, et les expériences de M. Mosely lui ont démontré que le corps d'une salpe, qui peut demeurer près d'un mois dans l'eau de mer sans trop se décomposer, mettrait moins de quatre jours pour descendre à 3,000 mètres.

Le gouvernement espagnol vient de prendre des mesures très-sévères pour empêcher la sophistication des vins. Les autorités interviendront dans la vente de la fusine. Les vins d'exportation seront reconnus, avant d'être embarqués, par des experts chimistes. Les coupables seront déferés aux tribunaux.

